

Gildas et le continent

Magali COUMERT (IUF)
Centre de Recherche Bretonne et Celtique
Université de Brest

La conquête romaine s'est arrêtée au nord de la Grande-Bretagne et l'île fut la première partie de l'empire d'Occident délaissée par les légions, en 410 ap. J.-C. Après 431, aucun texte ne nous renseigne plus directement sur les événements dans les îles britanniques¹. Alors que leur cadre de vie était bouleversé par l'installation de pouvoirs pictes, scots et saxons, les *Britanni*, que l'on peut aussi appeler les Britto-romains, continuèrent à se définir par le latin et le christianisme. Gildas, qui écrivit son *De excidio Britanniae*² (*DEB*) en Grande-Bretagne entre 500 et 550 ap. J.-C. nous permet de constater la progressive rupture des liens entre cette communauté et le continent.

Le *De excidio Britanniae* est à bien des égards une œuvre nébuleuse. Le premier mystère que nous ne pouvons percer est celui de l'identité de son auteur. Il était probablement un diacre qui écrivait vers 500, en Grande Bretagne, et les hypothèses sur le lieu de sa rédaction restent multiples³. La Grande Bretagne était alors partagée en différents royaumes, certains liés aux nouveaux pouvoirs saxons, à l'est, d'autres dans la continuité britto-romaine à l'ouest. Mais où Gildas se situait-il ? Il nous montre sa proximité avec les souverains, mais aussi son refus de leur comportement⁴.

À ces inconnues, il faut ajouter une continuelle déception : Gildas n'a pas écrit ce que nous souhaiterions, à savoir un récit des événements du V^e siècle. Au contraire, son récit historique ne forme que le livre I du *De excidio Britanniae* et ne constitue qu'une introduction à son principal dessein : exhorter les rois (les destinataires du livre II) et le clergé (destinataire du livre III) à se repentir. Il écrit un sermon et ses remarques sur le passé ne viennent qu'éclairer la nécessité de se convertir. Le sentiment de l'urgence de cette conversion court tout au long du *De excidio Britanniae* et peut provenir des défaites face aux Saxons, signe de la colère divine, mais peut-être aussi du nuage mystérieux (on pense aux cendres d'une explosion volcanique) qui était signalé comme cachant la lune et le soleil en 536-7⁵.

Gildas est ainsi, d'une certaine façon, le premier historien britannique et les études à son sujet furent nombreuses (notamment parce qu'il décrit ce qui put être l'âge d'Arthur, mais qu'il ne le mentionne pas). Un colloque lui fut consacré en 2009⁶ ; je vais ici utiliser indirectement les deux dernières études importantes à son sujet, après les

1. R. SHARPE, 2002, p. 75-154.

2. Gildas (éd. M. WINTERBOTTOM, 1978 ; et Chr. KERBOUL-VILHON, 1997. Les traductions de Gildas données ici reposent sur la traduction en français proposée dans ce dernier ouvrage, que j'ai parfois modifiée sur certains points.)

3. A. PLASSMANN, 2006, p. 806-810. Voir M. LAPIDGE and D. DUMVILLE, 1984, et en dernier lieu, T. O'LOUGHLIN, 2012, p. 24.

4. A. GAUTIER, 2010, p. 99-117.

5. D. WOODS, 2010, p. 226-234.

6. *Colloque Saint Gildas*, 2011.

travaux de Nick Higham⁷, à savoir ceux de Karen George, qui a mis en valeur les principes de composition symétriques qui déterminent la structure de l'œuvre, (réurrences symétriques des motifs et des mots clefs, ce qui explique pourquoi certains passages sont particulièrement obscurs)⁸ et ceux de Thomas O'Loughlin, qui montrent la diversité des textes bibliques utilisés par Gildas (*Vetus Latina* et Vulgate)⁹.

Ce qui m'intéresse ici, avec vous, c'est de voir comment Gildas est l'héritier d'une tradition romaine chrétienne, latine, à vocation universelle, mais aussi comment il se détache notablement de l'évolution que suit celle-ci au VI^e siècle, sur le continent en général et plus particulièrement en Gaule. Bref, ce que je voudrais montrer à travers l'étude du *De excidio Britanniae* comme œuvre d'histoire, c'est comment avec Gildas, la grande île se détache du continent.

La perte des références

La fin de la *Britannia* romaine

Les deux provinces de *Britannia* appartenaient à l'empire romain chrétien et leur destin était conçu dans ce cadre jusqu'au V^e siècle de notre ère. Au IV^e siècle, Eusèbe de Césarée écrivit une *Histoire ecclésiastique* qui célébrait à la fois le destin de Rome et le triomphe du christianisme dans son empire, conçu comme universel. Dans cette perspective, le synchronisme entre la naissance du Christ et le règne d'Auguste prouvait que l'empire romain avait un dessein providentiel, en donnant le cadre de diffusion du christianisme.

Gildas se présente comme l'héritier de cette idéologie lorsqu'il décrit ses contemporains, les *Britanni*, comme des *ciues* (*DEB*, 26, 1) et se réfère au latin comme étant « notre langue » (*DEB*, 23, 3). Il inclut la Grande Bretagne dans le récit providentiel d'Eusèbe, puisqu'il considère que la conquête par les Romains fut le préalable à l'évangélisation de l'île. Il utilise par ailleurs la traduction et la continuation de l'*Histoire ecclésiastique* en latin par Rufin pour narrer les persécutions de l'empereur Dioclétien. Néanmoins, soutenir cette vision providentielle de l'empire devint de plus en plus difficile au cours du V^e siècle, à mesure que l'instabilité politique et militaire augmentait dans la partie occidentale de l'empire romain.

En 410, le sac de Rome par les Goths d'Alaric semblait un signe fatal contre tout optimisme concernant le destin de l'empire romain d'Occident. Gildas commence son œuvre par une lamentation :

Quippe qui commune bonorum dispendium malorumque cumulum lacrimosis querelis defleam (*DEB*, 1, 1)

« Par ces douloureuses plaintes, je déplore de voir d'une façon générale le bien abandonné et le mal couronné »

Contrairement à tous ses contemporains de Gaule, comme Prosper d'Aquitaine ou Grégoire de Tours, Gildas n'écrit pas une histoire universelle qui se réduit progressivement à un récit des événements locaux par manque d'informations. Dès le début de son récit des événements passés, il se concentre sur les actes des *Britanni*, les habitants de l'île de Bretagne, qu'il nomme sa *patria*. Ils constituent l'objet de son récit,

7. Notamment N.J. HIGHAM, 1994, p. 118-131.

8. K. GEORGE, 2009.

9. T. O'LOUGHLIN, 2012.

tout comme son auditoire. Leur destin est supposé différent de celui des Romains, dont la présence dans l'île est présentée comme une parenthèse brève et close :

Exin Britannia omni armato milite, militaribus copiis, rectoribus licet immanibus, ingenti iuuentute spoliata, quae comitata uestigiis supra dicti tyranni domum nusquam ultra rediit. (DEB, 14, 1)

« À partir de là, la Bretagne fut privée de toute son armée, de ses ressources militaires, de ses rois (même s'ils étaient cruels), de son immense jeunesse qui avait accompagné cet usurpateur dont je viens de parler et n'était jamais revenue chez elle. »

Gildas mentionne ensuite la construction de deux murs entre les deux mers, comme représentant la dernière action des légions :

Valedicunt tamquam ultra non reuersuri. Itaque illis ad sua remeantibus emergunt certatim de curucis, quibus trans Tithicam uallem euecti [...] tetri Scottorum Pictorumque greges. (DEB, 18-19, 3)

« Alors, ils disent adieu comme s'ils ne devaient plus revenir. Mais, alors qu'ils s'en retournaient chez eux, des bandes de Scots et de Pictes horribles traversent les vallées océanes et débarquent en raid leurs coracles. »

Ainsi, pour Gildas, les murs d'Antonin et d'Hadrien étaient les reliques d'une époque romaine disparue, dont il ne détaille ni la chronologie, ni les différents empereurs. Ce qui le concernait au présent, c'était désormais les guerres menées par les *Britanni*, les Britto-romains, isolés, contre leurs vieux ennemis, les Scots et les Pictes, et un nouvel envahisseur : les Saxons.

Le seul chef continental cité par Gildas pour le ^ve siècle est le chef militaire romain Agitius, à qui les *Britanni* auraient envoyé une lettre appelant à l'aide :

Repellunt barbari ad mare, repellit mare ad barbaros. (DEB, 20, 1)

« Les barbares nous repoussent vers la mer, la mer nous repousse vers les barbares »

La lettre est adressée à Agitius trois fois consul, ce qui permet d'identifier le destinataire comme Aëtius, général romain qui fut trois fois consul, entre 446 et 454 ap. J-C. Néanmoins, à cette date, les ennemis des *Britanni* n'étaient pas les Saxons, qu'évoque Gildas, mais les Pictes et les Scots, ce qui a donné lieu à ce jugement de John Morris : « Gildas ne nomme qu'une seule personne pour le ^ve siècle, un seul lieu et une seule date, et il se trompe¹⁰. » Après ce dernier appel à l'aide, les liens entre la Grande Bretagne et le continent furent brisés.

Perdu dans la chronologie ?

Comment comprendre une telle imprécision dans la chronologie ? Certes, le but de Gildas était de mettre en avant les éléments communs entre la situation des *Britanni* et celle d'Israël pour donner du sens aux calamités de son temps, ce qui ne nécessite qu'un recours à la succession des événements, et non à leur datation. Mais il n'est pas exclu non plus que Gildas et son auditoire, coupé de l'État romain, aient perdu l'accès à ses repères chronologiques. Chaque année, l'empereur choisissait des consuls éponymes, qui donnaient leur nom à l'année à venir. Il suffisait d'une coupure des relations avec l'administration centrale pour que la datation devienne imprécise : en Gaule, on trouve dès 405 une datation qui se situe après un consulat, prouvant

10. J. MORRIS, 1978, p. 1.

l'incapacité temporaire à connaître le consul de l'année en cours. De telles interruptions se produisirent en Gaule tout au long du v^e siècle, la situation n'était-elle pas encore plus critique en Grande-Bretagne ? Une seule inscription, mutilée et isolée, y montre peut-être l'usage de ce système après 540¹¹.

À côté de ce système de datation officiel, les croyants cherchaient aussi à établir une ère de référence chrétienne, mais différentes dates de référence étaient proposées. En effet, si l'on choisissait une datation depuis la création du monde, quels calculs chronologiques retenir de l'Ancien Testament ? Suivant les traductions latines de celui-ci, l'Incarnation avait eu lieu en 5199 ou en 3952 depuis la Création¹².

Il n'existait pas non plus de consensus quant à la durée entre le baptême du Christ, qui eut lieu suivant l'Évangile de Luc la 15^e année du règne de Tibère, alors que le Christ avait 30 ans¹³, et sa mort, survenue quelques mois plus tard, ou suivant l'Évangile de Jean, 3 ans plus tard. Pour l'Occident, ces questions furent traitées aux v^e et vi^e siècles par des auteurs qui se trouvaient confrontés à la nécessité d'un tri parmi les chronologies possibles. Par exemple, la *Chronique* d'Eusèbe – que Jérôme traduisit en latin et poursuivit jusqu'en 378 – plaçait la Passion la 18^e année du règne de Tibère tandis que Prosper d'Aquitaine, qui écrivit une chronique jusqu'aux événements de 455, datait la Passion de la 15^e année du règne de Tibère, lorsque le Christ avait 28 ans¹⁴. À partir de cette date, Prosper place en parallèle les années depuis la Passion et la datation donnée par les différents consuls éponymes.

Dans quelle mesure Gildas pouvait-il encore se situer dans ce type de chronologie et se repérer parmi des datations contradictoires ? L'essoufflement de la datation par les consuls était patent même pour le reste de l'empire puisque Justinien imposa en 537 d'utiliser comme référence première les années de règne de l'empereur ainsi que l'indiction¹⁵ : des cycles de 15 ans calculés à partir de 312 dont l'utilisation s'était développée depuis le règne de Constantin¹⁶. Mais les problèmes posés par ce système restent ceux d'une datation relative, d'un cycle par l'autre, et il demandait une base de départ solide.

Un chrétien devait pourtant se référer à un calcul astronomique annuel, pour pouvoir célébrer la date de Pâques, dont le calcul combine des éléments liés au calendrier solaire et lunaire. Le pape diffusait chaque année le calcul à retenir pour l'année suivante, mais qu'en était-il de ceux qui ne recevaient pas cette information¹⁷ ? Pour résoudre le problème, Victorius et Dionysius Exiguus rédigèrent des traités, respectivement en 457 et entre 525 et 532 de notre ère. Ils furent rapidement diffusés jusqu'aux confins de la chrétienté, y compris dans les îles occidentales, comme le montre la copie établie en 658 en Irlande, par la suite utilisée par Bède¹⁸. Or, bien qu'ils aient été diffusés ensemble, ils proposaient des systèmes contradictoires. Le système de calcul de la date de Pâques proposé par Victorius commençait à la date de la Passion alignée sur celle de Prosper d'Aquitaine (donc son année de la Passion correspondait aux 28 ans du Christ), et était mis en relation avec les consuls éponymes¹⁹. Son système établissait une récurrence de la date de Pâques tous les 532 ans, et montrait la divergence entre les calculs latins et alexandrins. Au contraire, Dionysius Exiguus

11. J. K. KNIGHT, 1995, p. 1-10.

12. M. MAC CARRON, 2015, p. 290-307.

13. Luc, III, 1 et 23.

14. Prosper d'Aquitaine, *Epitoma de Chronicon* (éd. Th. MOMMSEN, p. 409-410).

15. Justinien, *Novellae* 47 (éd. R. SCHOELL).

16. M. COUMERT, 2007, p. 268-269.

17. R. MCKITTERICK, 2004, p. 89-91.

18. M. MAC CARRON, 2015.

19. Victorius, *Cursus Paschalis* (éd. B. KRUSCH, p. 26-52).

partait de l'année de l'Incarnation, 532, la mettait en parallèle avec l'indiction, mais pas avec les consuls éponymes, et ne proposait que des calculs sur 95 ans, qu'il fallait continuer²⁰. Gildas ne donne pas signe de connaissances particulières sur les questions de comput et de chronologie, mais même s'il avait eu accès à des ouvrages spécialisés, ceux-ci montraient l'ampleur du problème bien plus qu'ils ne les résolvaient.

Deux possibilités d'interprétation du flou chronologique de l'œuvre de Gildas s'offrent à nous. D'un côté, il reste toujours possible qu'il ait eu accès à bien d'autres documents écrits que ceux dont il fait part, et qu'il ait choisi de ne donner que des indications morales, générales, pour donner plus d'ampleur à son message²¹. De l'autre, il paraît possible que Gildas ait été dans l'incapacité de se rattacher aux systèmes de datation qui avaient cours dans le monde méditerranéen, pour lesquels des synchronismes contradictoires étaient proposés dans les ouvrages spécialisés. Je pencherais en ce sens en raison des précisions chronologiques qu'il donne au paragraphe 26,1 du *DEB*, à partir desquels sont concentrées toutes nos spéculations sur la datation de son ouvrage.

Ex eo tempore nunc ciues, nunc hostes, uincebant, ut in ista gente experiretur dominus solito more praesentem Israelem, utrum diligat eum an non : usque ad annum obsessionis Badonici montis, nouissimaque ferme de furciferis non minimae stragis, quique quadragesimus quartus (ut noui) orditur annus mense iam uno emenso, qui et meae natiuitatis est.

« À partir de là, ce sont tantôt mes compatriotes, tantôt les ennemis qui l'emportent. Le Seigneur, à son habitude, voulait mettre à l'épreuve ce peuple, l'Israël d'aujourd'hui, pour savoir s'il l'aimait ou non. Ceci dura jusqu'à l'année du siège du mont Badon, le dernier massacre peut-être des brigands, mais non le moindre. Ceci se passait, à ma connaissance, il y a quarante-trois ans et un mois passés. C'était aussi l'année de ma naissance. »

Gildas n'est pas hostile à la précision chronologique, qu'il tente de donner ici. Il recourt pour cela à la seule information à caractère personnel fournie par le texte. Vu son effacement, comme simple porte-parole de la menace divine, on peut supposer que le fait de ne fournir qu'une information personnelle et relative relève davantage d'une contrainte, due à son incapacité à se situer précisément dans un cadre chronologique hérité, désormais trop flou, plutôt qu'au choix de mettre en avant sa propre expérience. Se référer à une chronologie personnelle et relative pourrait avoir été sa seule possibilité, en raison de la coupure croissante avec le christianisme continental et l'administration impériale.

La coupure par rapport au christianisme continental

Gildas a connaissance d'auteurs chrétiens continentaux jusqu'au V^e siècle²², mais ne relève pas de liens particuliers avec le continent, ce qui est très étonnant à propos de saint Germain d'Auxerre. En effet, aux chapitres 10 et 11 du *DEB*, Gildas fournit un récit de miracle par saint Alban de Verulam. Il rejoint ici d'autres textes contemporains, comme la recension E de la *Passio Albani*, probablement écrite au milieu du V^e siècle²³, ainsi qu'un chapitre de la *Vie de Germain* écrite par Constance de Lyon entre 460 et 480

20. Dionysius Exiguus, *Libellus de cyclo magno paschae* (éd. B. KRUSCH, p. 63-87).

21. En ce sens, N.J. HIGHAM, 1994, p. 118 et suivantes.

22. Fr. KERLOUÉGAN, 1987.

23. R. SHARPE, 2002, p. 110-111.

ap. J.-C.²⁴. Ces deux textes rapportent le martyre d'Alban, mais aussi la visite de sa tombe par l'évêque Germanus d'Auxerre. D'après Constance de Lyon, Germain opéra même deux voyages en Grande-Bretagne pour lutter contre le pélagianisme, une doctrine jugée déviante sur la grâce divine. Cette divergence théologique représente une des raisons possibles de la coupure entre l'Église brittonique, et ici le texte de Gildas, et l'Église continentale²⁵.

L'absence de mention de Germain d'Auxerre illustre aussi un trait qui différencie fondamentalement Gildas de ses contemporains continentaux. Il n'est pas le seul érudit chrétien à rechercher comment écrire une histoire hors du récit du triomphe des armées romaines et de la construction de l'empire universel chrétien. De telles interrogations dominaient déjà les pensées d'Augustin et d'Orose dans le premier quart du V^e siècle. Entre 439 et 451, Salvien, proposait lui aussi d'expliquer les défaites face aux Barbares par les péchés des Romains²⁶. Néanmoins, il dédie son œuvre à l'évêque de Genève, Salonius, montrant le recours que constituaient les évêques. En Gaule, une série de saints évêques étaient capables d'incarner les héros de ces nouveaux temps difficiles : Martin de Tours, Germain d'Auxerre, Honorat et Hilaire d'Arles, Euchère de Lyon²⁷.

Issus des élites gallo-romaines, devenus les responsables des cités où s'incarnait l'héritage de Rome, ces évêques manifestaient la continuité avec l'Antiquité chrétienne. Depuis le V^e siècle, ils ajoutaient à ces qualités la réception de l'idéal monastique et avaient le plus souvent vécu des années de vie ascétique avant leur promotion à l'épiscopat. Leurs héritiers célébrèrent leurs vertus dans des *Vies* qui reprenaient la tradition des ouvrages dédiés aux saints martyrs. Constance de Lyon s'adresse ainsi à l'évêque Patient en introduction à sa *Vie de Germain d'Auxerre* :

Itaque, papa uenerabilis, dum et sanctum uirum inlustrare uirtutibus suis desideras et profectui omnium irabilium exempla largiris, imperasti saepissime ut uitam sancti Germani episcopi obumbratam silentio quacumque stilo uel praesentibus uel posteris traderem.

« C'est pourquoi, vénérable évêque, comme tu désires rendre illustre un saint personnage à cause de ses vertus et que tu fournis à l'édification de tous des exemples de ses miracles, tu m'as ordonné à maintes reprises de transmettre aux lecteurs présents et à venir, peu importe en quel style, la vie du saint évêque Germain que jusqu'ici le silence recouvrait de son ombre²⁸. »

Ces saints évêques sont les héros de leurs temps, illustrant les valeurs des élites chrétiennes comme romaines malgré leur éviction de la domination politique et militaire. Leurs vies furent des modèles pour la génération suivante des saints évêques du VI^e siècle comme Césaire d'Arles, Grégoire de Tours... Si l'exactitude historique n'était pas le but premier de ces récits miraculeux, leur inscription dans le cadre précis de la vie du saint et leur écriture parfois seulement quelques années après sa mort en font une source privilégiée sur la transition entre l'Antiquité et le Moyen Âge, qui fait défaut pour la Grande Bretagne.

Aucun personnage ne se rapproche d'un saint évêque contemporain dans le récit de Gildas. Il relève bien l'existence de saints martyrs britanniques, Alban, Aaron et Julius (*DEB* 10, 2), rappelle les saints évêques martyrs durant les persécutions des chrétiens, Ignace évêque d'Antioche and Polycarpe, évêque de Smyrne (*DEB* 74, 1 et

24. N.J. HIGHAM, 2014, p. 113-137.

25. K. GEORGE, 2009, p. 110-126.

26. Salvien de Marseille, *De gubernatione Dei* IV, 54 (éd. G. LAGARRIGUE).

27. R. SHARPE, 2002, p. 98-99.

28. Constance de Lyon, *Vie de saint Germain d'Auxerre* (éd. R. BORIUS).

75, 1). Il évoque même la résistance de l'évêque Basile de Césarée contre un empereur arien, au IV^e siècle (*DEB* 75, 2), mais c'est pour mieux souligner la faillite contemporaine de ses compatriotes :

Quis ex uobis apostolici sermonis regulam, quae ab omnibus semper sanctis sacerdotibus quibusque temporibus extantibus humanam suggestionem, praecipitanter ad nequitiam festinantem, recutientibus seruata est, in concussione tyrannorum indirupte custodiuit, hoc modo dicens : oboedire oportet magis deo quam hominibus. (DEB 75, 3)

« Lequel d'entre vous, malgré le chantage des rois, est resté fidèle, sans hésitation, à la Règle que tous les saints prêtres, à toutes les époques passées, ont toujours sauvegardée ? Eux, ils repoussaient les suggestions des hommes, propres à les précipiter sur la pente du péché en disant : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes (*Actes*, 5, 29). »

Gildas présente les évêques comme soumis aux tyrans et évoque un clergé assez riche pour acheter des ordinations à l'étranger (*DEB* 67)²⁹, à qui il propose la conversion à une vie ascétique. L'ensemble du clergé est accusé de collaborer avec des élites laïques dévoyées.

O inimici Dei et non sacerdotes, ueterani malorum et non pontifices, traditores et non sanctorum apostolorum successores et non Christi ministri. (DEB 108, 3)

« O vous, ennemis de Dieu et non prêtres, vétérans du mal et non évêques, traîtres et non successeurs des saints apôtres ou ministres du Christ. »

La collaboration des responsables de l'Église et des nouvelles élites laïques, distinctes du pouvoir impérial, est une réalité commune à l'ensemble des royaumes successeurs de Rome. En Gaule, elle est manifeste dans la réunion de conciles sous l'autorité des rois barbares goth (à Arles en 506), burgonde (à Épaone en 507) ou franc (à Orléans en 511). Le concile d'Orléans de 549 ajoute même la nécessité de l'accord du roi à l'élection de l'évêque par le clergé et par le peuple³⁰. Les récriminations de Gildas révèlent le parallèle de l'évolution britannique avec le christianisme continental, avec la continuité d'un haut clergé, lettré et riche, capable de faire jouer des liens lointains et de comprendre les subtilités d'un discours latin complexe. Ces compétences en faisaient un partenaire privilégié des nouveaux pouvoirs politiques.

Mais la grande différence réside dans l'absence, au moment où Gildas écrit, de l'intégration de l'idéal monastique qui sanctifie le pouvoir des saints évêques continentaux. Dans ces conditions, les évêques brittoniques étaient probablement trop liés aux pouvoirs politiques pour présenter un idéal atemporel et devenir l'objet d'une hagiographie. Contrairement aux auteurs continentaux contemporains, Gildas ne peut donc articuler son discours moral sur l'espoir présenté par certains saints hommes de son temps. Seul un tout petit nombre de croyants est mis à part comme ses soutiens (*DEB* 26, 3-4), mais ne semble pas exercer de rôle social éminent³¹.

Si le clergé, lettré, représente son auditoire, comme pour les hagiographes continentaux, il constitue aussi l'objet de la dénonciation du *DEB*. Cette correspondance explique le grand nombre d'allusions à des éléments connus de tous, mais pour lesquels une dénonciation nominale serait sans doute trop forte : quels sont ceux qui « passent sous silence de terribles crimes dirigés contre le peuple, mais [qui] amplifient les torts qu'on leur fait, comme s'ils étaient dirigés contre le Christ » (*DEB* 66, 3 : *nefanda populi scelera tacentes et suas iniurias quasi Christo irrogatas amplificantes*) ? Une partie du sens du message de Gildas nous est ainsi cachée. Porté par l'urgence de la

29. R. SHARPE, 2002, p. 82 note 33.

30. Concile d'Orléans de 549, c. 8 (éd. J. GAUDEMET).

31. K. GEORGE, 2009, p. 79-96.

conversion et par la proximité avec son public, il ne cherche pas à rendre ses accusations intelligibles aux lecteurs futurs, sauf pour les cinq souverains qu'il prend nommément à partie : Constantin de Domnonée, Aurelius Caninus, Vortipor de Démétie, Cuneglasus, et Magloconus, pour lesquels il est à peine plus précis.

Les parties du discours de Gildas consacrées aux tyrans ou au clergé ne constituent donc pas de l'histoire, car leur intelligibilité ne dépasse pas le présent. Elles correspondent à une écriture dans l'urgence du besoin de la conversion, qui sacrifie les perspectives d'avenir aux besoins du présent.

Interpréter l'Histoire

Le recours à la Bible

La faillite du clergé laisse Gildas et les vrais croyants seuls face aux malheurs de leurs temps. Lui-même qualifie son récit ainsi : *tam flebilis haec querulaque malorum aevi huius historia*, « cette histoire si désolante et si déplorable des maux de notre siècle. » (DEB 37, 1)

Gildas décrit un monde instable, violent, marqué par de nombreuses batailles, en général perdues, et évoque des désastres :

Ita ut cunctae coloniae crebris arietibus omnesque coloni cum praepositis ecclesiae, cum sacerdotibus ac populo, mucronibus undique micantibus ac flammis crepitantibus, simul solo sternerentur. (DEB 24, 3)

« Ainsi toutes les cités étaient abattues par les coups répétés des béliers. Abattus aussi tous les chrétiens et les chefs de l'Église, en même temps que les prêtres et le peuple, pendant que les poignards étincelaient de toutes parts et que les flammes crépitaient. »

Très peu de personnages positifs apparaissent, dont Ambrosius Aurelianus, décrit comme un chef victorieux :

[Ambrosius Aurelianus] qui solus forte Romanae gentis tantae tempestatis collisione occisis in eadem parentibus purpura nimirum indutis superfuerat, cuius nunc temporibus nostris suboles magnopere auita bonitate degenerauit, uires capessunt, uictores prouocantes ad proelium : quis uictoria domino annuente cessit. (DEB 25, 3)

« C'est un homme vertueux, le seul des Romains à avoir, par hasard, survécu au choc d'une telle tempête : ses parents, qui avaient aussi porté la pourpre, avaient sans doute été tués. De nos jours, ses descendants ont beaucoup dégénéré de la vertu de leurs aïeux. Sous son commandement, les Bretons reprennent des forces et provoquent les vainqueurs au combat. Dieu les approuve, aussi ont-ils la victoire. »

Mais Gildas critique dans le même paragraphe les descendants d'Ambrosius. L'espoir fut donc de courte durée et aucun roi contemporain n'est loué : *Reges habet Britannia, sed tyrannos*, « La Bretagne a des rois, mais ce sont des tyrans. » (DEB 27, 1)

La faillite des élites civiles et religieuses permet d'expliquer les défaites des Britons, dont nul ne peut guider le retour vers Dieu. Parmi les cinq rois pris à partie de façon individuelle, Magloconus fait l'objet d'un traitement particulier, comme si lui seul avait été l'objet d'un espoir, désormais déçu (DEB 34, 3)³².

À ce tableau désespéré, où les élites ont failli à leur mission de guider le peuple au Salut, Gildas ne peut donner du sens que par le recours direct à la Bible, qui guide toute son interprétation des éléments britanniques. En effet, alors que l'histoire romaine était

32. K. GEORGE, 2009, p. 67-70.

fondée sur la conquête et la fondation de l'empire, la Bible offrait un modèle avec des expériences d'assaut brutal, de dévastation et de colonisation³³.

L'usage de la Bible repose sur deux *a priori* fondamentaux :

- l'ensemble des Saintes Écritures est considéré comme un tout harmonieux. Quelles que soient les circonstances de leur rédaction, elles portent un message unique et cohérent.

- Dieu est supposé intervenir toujours de la même manière dans l'histoire. Ses relations avec l'humanité se répètent suivant les mêmes lois.

Une fois admis ces deux éléments, on possède une lentille à travers laquelle on peut déchiffrer tout texte des Écritures. Tous portent le même message : les péchés mènent au châtement de la justice divine, mais cela peut être contré par le repentir et l'intercession auprès de Dieu pour le fléchir et obtenir son pardon³⁴.

Point par point, Gildas établit ainsi un parallèle entre les événements de son temps et ceux qui furent signalés dans l'Ancien Testament. Les Britons subissent le même traitement que les Hébreux : les peuples qui les menacent sont le fléau par lesquels Dieu les condamne, ils rencontrent des défaites s'ils sont dirigés par de mauvais souverains qui les laissent devenir infidèles. Les Britons sont donc « l'Israël de son temps » (*DEB* 26, 1) et les paroles des prophètes s'appliquent à eux (*DEB* 21, 5).

Le choix désastreux de faire venir les Saxons comme mercenaires est ainsi assimilé au conseil, décrit par le prophète Isaïe, des « Princes fous de Tanis, donnant, à ce qu'on dit, des conseils stupides à Pharaon » (*Isaïe* 19, 11, *DEB* 22, 2). Gildas relève aussi que Vortipor, qu'il qualifie de « tyran des Démètes », est « souillé de haut en bas par toutes sortes de meurtres et d'adultères » et le considère comme le « fils débauché d'un bon roi » (*DEB* 31, 1). Il peut donc mettre en parallèle son destin avec celui de Manassé et des Hébreux, ainsi menacés par Dieu : « je les livrerai entre les mains de leurs ennemis, ils serviront de proie et de butin à tous leurs ennemis parce qu'ils ont fait ce qui me déplaît et qu'ils ont provoqué ma colère »³⁵. L'espoir contenu dans cette comparaison n'est pas formulé, car Gildas ne rappelle pas la pénitence finale qui permit à Manassé de rétablir l'alliance avec Dieu³⁶.

Comme l'a montré l'étude de Thomas O'Loughlin, Gildas n'est dépendant d'aucune interprétation précédente. Il a lu et pioché au fur et à mesure dans la Bible les éléments sur lesquels baser sa démonstration, à la recherche de tous les parallèles avec son temps, « comme dans une sorte de miroir de notre propre vie », *ueluti speculum quoddam uitae nostrae* (*DEB* 1, 7). Pour cela, il a utilisé, suivant les Livres bibliques, différentes versions latines de la Bible, mais il a aussi transformé ces textes car le sens profond de la Révélation lui paraissait plus important que le mot-à-mot³⁷. Il s'en tient au sens littéral, historique des Écritures, dont il reproduit l'ordonnance des causes et des effets.

Un nouveau prophète

Récemment, Karen George a mis en lumière un procédé de construction du texte même du *DEB* qui le rapproche encore davantage des livres prophétiques³⁸. Les mêmes

33. N.J. HIGHAM, 2007, p. 68-79. Ici p. 74.

34. T. O'LOUGHLIN, 2012, p.18-19.

35. 2 *Rois* 21 ; voir T. O'LOUGHLIN, 2012, p. 117.

36. 2 *Chroniques* 33.

37. T. O'LOUGHLIN, 2012, p. 29-51.

38. K. GEORGE, 2009, p. 42-47 et 133-185.

mots y sont répétés de façon symétrique aussi bien à l'intérieur des différents livres que dans l'ensemble de l'ouvrage, montrant une structuration forte autour de la répétition. De tels motifs symétriques se trouvent en général dans la Bible, mais de telles contraintes de composition rapprochent particulièrement le *DEB* du livre des Lamentations. Elles décrivent la défaite du royaume de Juda face au roi Nabuchodonosor et l'exil à Babylone. Pour Gildas comme pour ses contemporains, le prophète Jérémie était supposé en être l'auteur, avant que la catastrophe n'ait lieu³⁹ :

Ob peccata hominum querulas sanctorum prophetarum uoces et maxime Hieremiae ruinam ciuitate suae quadruplici plangentis alphabeto (DEB 1, 4).

« Alors, à cause des péchés des hommes, s'élevèrent les voix gémissantes des Saints prophètes, et surtout de Jérémie, qui, en quatre chants alphabétiques s'est lamenté sur la ruine de sa cité. »

Bien que le *De Excidio Britanniae* ne reproduise pas une composition reprenant l'ordre alphabétique, il copie le nombre de versets des *Lamentations* ainsi que le système des répétitions symétriques des deux premiers livres. Ainsi, il ne s'agit pas seulement pour Gildas d'interpréter les événements par le prisme des Écritures, mais de doter son peuple d'un livre prophétique pour l'appeler à la conversion. Lui-même devient le prophète de son temps, auprès des souverains et des prêtres.

La reconstruction de l'Âge de Gildas : la compétition des peuples Élus

Si la présentation biblique de Gildas donne un sens aux tragiques événements contemporains en les insérant dans un dessein divin glorieux, elle opère aussi un pari très risqué pour l'identité des Britons, ainsi que le décrit Nick Higham :

« En enfermant les Britons dans un épisode particulièrement désastreux de l'Ancien Testament, le *De Excidio* hypothéquait l'avenir des Britons en tant que peuple, car sa reprise de l'histoire biblique ne pouvait s'accomplir qu'avec l'expulsion complète des Saxons et cela ne pouvait arriver, dans sa présentation, qu'à la suite d'une conversion morale totale, à tout niveau⁴⁰. »

Après la progressive expansion du pouvoir des Saxons dans l'île, l'œuvre de Gildas fut lue dans une nouvelle perspective car les différentes identités ethniques étaient en concurrence pour interpréter le destin de la Bretagne. Elle fut reprise pour les quelques informations qu'elle fournit sur la fin de la Bretagne romaine, mais tous ses reproches furent aussi retournés contre les Britons. Ceux-ci n'étaient pas les seuls à pouvoir se présenter comme un Peuple Élu. Chaque conversion pouvait paraître providentielle et le choix divin qui aurait présidé à la conversion du peuple païen pouvait devenir un élément important de l'identité ethnique⁴¹.

Déjà, saint Patrick avait décrit les Scots comme un peuple choisi par Dieu depuis les confins du monde⁴². La même idée apparaissait sous la plume du pape Grégoire le Grand (590-604) en s'adressant à Augustin, chef de la mission qu'il avait envoyée aux Angles :

39. A. GAUTIER, 2010, p. 99-117.

40. N.J. HIGHAM, 2002, p. 56.

41. W. POHL, 2013, p. 1-46.

42. Patrick, *Confessio*, c. 38 (éd. A.B.E. HOOD).

Scio enim, quia omnipotens Deus per dilectionem tuam in gente quam eligi uoluit magna miracula ostendit.

« Nous savons que Dieu tout puissant a montré de grands miracles à travers ton amour dans le peuple qu'il a décidé de choisir⁴³. »

En écrivant l'histoire des Angles au VIII^e siècle, Bède ne pouvait négliger une telle piste pour célébrer son peuple. Il souligne ainsi le refus des prêtres britons de convertir les Saxons, pour célébrer la source plus pure du christianisme qu'ils reçurent directement de Rome :

Sed non tamen diuina pietas plebem suam, quam praescruiuit, deseruit ; quin multo digniores genti memoratae praecones ueritatis, per quos crederet, destinauit.

« Pourtant la bienveillance divine n'abandonna pas le peuple qu'elle avait pressenti ; bien mieux, elle envoya à ce peuple des hérauts de la vérité beaucoup plus respectables, pour les amener à croire⁴⁴. »

La particularité de la conversion des Saxons, organisée directement depuis Rome par le pape, vient nourrir leur présentation comme un Peuple Élu, appelé dans l'île comme dans une Terre Promise pour y recevoir la foi et y établir sa domination. Les Britons apparaissent non seulement vaincus par les armes, mais aussi inférieurs par une foi qui longtemps refusa les choix du Pape.

Cette apologie des Angles s'appuie aussi sur l'extraordinaire travail effectué par Bède pour construire une chronologie des événements britanniques. Le moine de Northumbrie reprit le problème à la base, en établissant tout d'abord des calculs fermes pour la naissance et la passion du Christ⁴⁵, puis en utilisant les sources continentales pour réintégrer les événements insulaires dans ce cadre. Son récit historique reprend alors bien des éléments à Gildas, mais c'est pour le transformer en charge contre les Britons, peureux, infidèles et mauvais chrétiens.

Dès lors, comment rivaliser avec cette présentation défavorable ? La réaction des auteurs britons du Moyen Âge montre combien le projet de Gildas est vite apparu comme obsolète et négatif⁴⁶. Pour contrer le récit de Bède, les partisans des Britons s'attachèrent, dans l'*Historia Britonum* comme dans les *Annales Cambriae*, à compléter Gildas en mettant en avant une chronologie, mais aussi un nouveau héros. Le texte de Gildas était ambigu en célébrant une victoire au Mont Badon, mais sans qu'il apparaisse clairement comment les Britons s'en étaient rendus dignes. Le rôle d'Ambrosius Aurelianus dans cette victoire restait aussi imprécis⁴⁷. Il laissait ainsi un espace ouvert où insérer Arthur.

Conclusion

Si Gildas fait œuvre d'historien dans la première partie du *DEB*, c'est dans un but précis : montrer que le parallèle entre les Britons et Israël annonce leur anéantissement prochain, en l'absence de conversion. Dans un monde qui a perdu ses repères, le modèle

43. Grégoire le Grand, *Lettres*, XI, 36. Je n'ai pu utiliser ici que l'édition P. EWALD et L. HARTMANN, et non l'édition plus récente de D. NORBERG.

44. Bède, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, I, 22 (éd. M. LAPIDGE, P. MONAT et Ph. ROBIN).

45. M. MAC CARRON, 2015, p. 304-307, pour proposer un calcul ferme de la date de la naissance et de la passion du Christ, mais aussi R. MCKITTERICK, 2004, p. 92.

46. A. PLASSMANN, 2001, p. 1-15.

47. N.J. HIGHAM, 2002, p. 57-58.

de l'Ancien Testament permet à Gildas de proposer une interprétation nouvelle des événements. Les Britons seraient l'Israël de son temps, punis pour leur infidélité à Dieu et appelés à une complète conversion par la succession de leurs défaites. Ces exhortations sont conçues dans l'urgence, elles ne reposent que sur une vision globale du passé insulaire, sans précision chronologique, sans héros, sans autre projet que la conversion immédiate. La vision du passé de Gildas ne peut répondre aux interrogations postérieures, dans un monde où les liens entre l'île et le reste du monde ont été renoués. Gildas ne nous renseigne que très partiellement sur les événements en Grande Bretagne du V^e au VI^e siècle. En revanche, c'est un témoin capital sur la difficulté à construire une histoire en dehors du récit du triomphe des légions romaines et du christianisme, à donner du sens aux bouleversements politiques et militaires de son temps. Isolés au milieu de barbares hostiles et païens, Pictes, Scots et Saxons, les Britons ne pouvaient espérer la victoire que par la foi et la fidélité à Dieu. Mais la conversion de leurs ennemis ouvrit une nouvelle concurrence ; la position de Peuple Élu fut revendiquée par d'autres et malgré sa primauté, le récit de Gildas fut concurrencé par d'autres interprétations de la Providence, rendant nécessaire la mise en avant d'une chronologie et d'un héros salvateur, Arthur.

Sources

Bède, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, M. LAPIDGE éd., P. MONAT et Ph. ROBIN trad., Paris, coll. Sources chrétiennes 489, 2005.

Concile d'Orléans de 549, dans J. GAUDEMET trad., *Les canons des conciles mérovingiens, VI^e-VII^e siècles*, Sources chrétiennes 354, Paris, 1989.

Constance de Lyon, *Vie de saint Germain d'Auxerre*, R. BORJUS éd. et trad., Sources Chrétiennes 112, Paris, 1965.

Dionysius Exiguus, *Libellus de cyclo magno paschae*, B. KRUSCH éd., *Studien zur christlich-mittelalterlichen Chronologie : Die Entstehung unserer heutigen Zeitrechnung*, Berlin, 1938, p. 63-87.

Gildas, dans M. WINTERBOTTOM (éd. et trad.), *The Ruin of Britain and Other Documents*, London, 1978 ; et Chr. KERBOUL-VILHON, *Gildas le Sage. Vies et œuvres*, Sautron, 1997.

Grégoire le Grand, *Epistolae*, P. EWALD et L. HARTMANN éd. MGH, Berlin, 1887-1899.

Justinien, *Novellae*, R. SCHOELL éd., *Corpus juris civilis* III, Berlin, 1895.

Patrick, *Confessio*, A.B.E. HOOD éd. et trad., Londres et Chichester, 1978.

Prosper d'Aquitaine, *Epitoma de Chronicon*, Th. MOMMSEN éd. MGH AA 9, *Chronica Minora* I, Berlin, 1892, p. 385-485.

Salvien de Marseille, *De gubernatione Dei*, G. LAGARRIGUE éd. et trad., Sources chrétiennes 220, Paris, 1975.

Victorius, *Cursus Paschalis*, B. KRUSCH éd. *Studien zur christlich-mittelalterlichen Chronologie : Die Entstehung unserer heutigen Zeitrechnung*, Berlin, 1938, p. 26-52.

Bibliographie

Colloque Saint Gildas, Saint-Gildas de Rhuys 30-31 janvier 2009, collectif, éditions des Montagnes noires, 2011.

M. COUMERT (2007), *Origines des peuples. Les récits du haut Moyen Âge occidental*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes.

A. GAUTIER (2010), « Les jérémiades de Gildas, ou la question d'un "Âge d'Arthur" », in M. COUMERT et H. TETREL (dir.), *Histoires des Breagnes 1. Les mythes fondateurs*, Brest, CRBC, p. 99-117.

K. GEORGE (2009), *Gildas's De Excidio Britonum and the Early British Church*, Boydell Press, Woodbridge.

N.J. HIGHAM (1994), *The English Conquest. Gildas and Britain in the Fifth Century*, Manchester, Manchester University Press.

N.J. HIGHAM (2002), *King Arthur. Myth-making and history*, Londres-New York, Routledge.

N.J. HIGHAM (2007), « Historical Narrative as Cultural Politics: Rome, "British-ness" and "English-ness" », in N.J. HIGHAM (éd.), *Britons on Anglo-Saxon England*, Woodbridge, p. 68-79.

- N.J. HIGHAM (2014), « Constantius, St Germanus and fifth-century Britain », *Early Medieval Europe* 22, p. 113-137.
- Fr. KERLOUEGAN (1987), *Le De excidio Britanniae de Gildas. Les destinées de la culture latine dans l'île de Bretagne au VI^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- J.K. KNIGHT (1995), « Penmachno Revisited : The Consular Inscription and its Context », *Cambrian Medieval Celtic Studies* 29, p. 1-10.
- M. LAPIDGE et D. DUMVILLE (dir.) (1984), *Gildas: New Approaches*, Woodbridge, The Boydell Press.
- M. MAC CARRON (2015), « Bede, Irish *compustistica* and *Annus Mundi* », *Early Medieval Europe* 23, p. 290-307.
- R. MCKITTERICK (2004), *History and Memory in the Carolingian World*, Cambridge, Cambridge University Press.
- J. MORRIS (1978), « Introduction », in M. WINTERBOTTOM (éd. et trad.), *The Ruin of Britain and Other Documents*, Londres.
- T. O'LOUGHLIN (2012), *Gildas and the Scriptures. Observing the World through a Biblical Lens*, Turnhout, Brepols.
- A. PLASSMANN (2001), « Gildas and the Negative Image of the Cymry », *Cambrian Medieval Celtic Studies* 41, p. 1-15.
- A. PLASSMANN (2006), « Gildas », in J.T. KOCH (ed.), *Celtic Culture. A Historical Encyclopedia*, Santa Barbara-Denver-Oxford, p. 806-810.
- W. POHL (2013), « Christian and Barbarian Identities in the Early Medieval West: Introduction », in W. POHL et G. HEYDEMANN (éd.), *Post-Roman Transitions. Christian and Barbarian Identities in the Early Medieval West*, Turnhout, p. 1-46.
- R. SHARPE (2002), « Martyrs and Local Saints in Late Antique Britain », *Local Saints and Local Churches in the Early Medieval West*, Oxford, p. 75-154.
- D. WOODS (2010), « Gildas and the Mystery Cloud of 536-7 », *Journal of Theological Studies* 61, p. 226-234.